

Solaris

D'après le roman de Stanislas Lem

Traduction du polonais Jean-Michel Jasienko

Adaptation, conception et mise en scène Pascal Kirsch

PRESSE

• **L'Humanité** • Lundi 14 juin 2021 • Par Gérald Rossi

Le rayonnement pervers de la planète Solaris

Le roman de science-fiction de Stanislas Lem, porté à la scène par Pascal Kirsch, pose la question de la peur devant l'inconnu alors que la science est en échec. (...)

• **Le Canard enchaîné** • 09 Juin 2021 • Par Jean-Luc Porquet

Solaris (Espace partout)

Cruel miracle. L'homme parcourt d'infinies étendues à la recherche de l'inconnu, et se retrouve face à son propre mystère ; A ses chambres secrètes. A sa part obscure. Au labyrinthe de ses désirs et de ses attachements. (...)

• **FRICTIONS** • Mardi 15 janvier 2021 • Par Jean-Pierre Han

UNE EXPLORATION DE L'ESPACE DU DEDANS

Le metteur en scène qui a lui-même assumé l'adaptation de l'ouvrage et sa « conception » est-il ajouté – petite précision qui en dit long sur son geste théâtral – maintient de bout en bout la tension du sujet et de son mystère. (...)



THÉÂTRE

Le rayonnement pervers de la planète Solaris

Le roman de science-fiction de Stanislas Lem, porté à la scène par Pascal Kirsch, pose la question de la peur devant l'inconnu alors que la science est en échec.

Sur un sol fait de parpaings gris, séparés de quelques centimètres chacun, comme autant de pièges pour les chevilles de qui s'aventure sur ce territoire incertain, une immense vasque, base d'un vaisseau spatial, ou fraction de planète, s'illumine puis s'élève dans les cintres. De part et d'autre de l'espace de jeu, deux immenses oreilles, comme des coussins gonflables, limitent l'espace. Même si rien n'est aussi nettement défini. Au centre, d'autres parpaings marquent une zone plus mystérieuse encore, signifiant par moments l'océan, présenté comme unique occupant « vivant » de cette planète Solaris, étudiée depuis un navire spatial par une équipe de scientifiques venus de la Terre.

sur le plan scientifique que philosophique. Cet océan semble générer des êtres d'apparence humaine, des clones de disparus. Voire de personnes toujours vivantes. On peut se perdre dans ce labyrinthe. En outre, la période d'écriture de *Solaris* coïncide avec le premier vol spatial soviétique habité, et aussi avec l'érection du mur de Berlin, les tensions de la guerre froide, bref, tout un contexte qui a marqué au plus profond Stanislas Lem, qui dans les années 1980 choisit l'exil à Vienne, avant de retourner à Cracovie après la chute du mur. Avec ce roman, « il crée un récit où l'homme est aux prises avec sa peur la plus fondamentale : celle de l'inconnu, de l'autre et au fond de lui-même, dans un ailleurs intersidéral illimité », note Pascal Kirsch.

« TOUT N'EST QU'HYPOTHÈSE PUISQUE AUCUN LANGAGE COMMUN N'EST ÉTABLI AVEC CET OCÉAN-PENSANT. » PASCAL KIRSCH

Une partition envoûtante dans un univers sans certitude finale

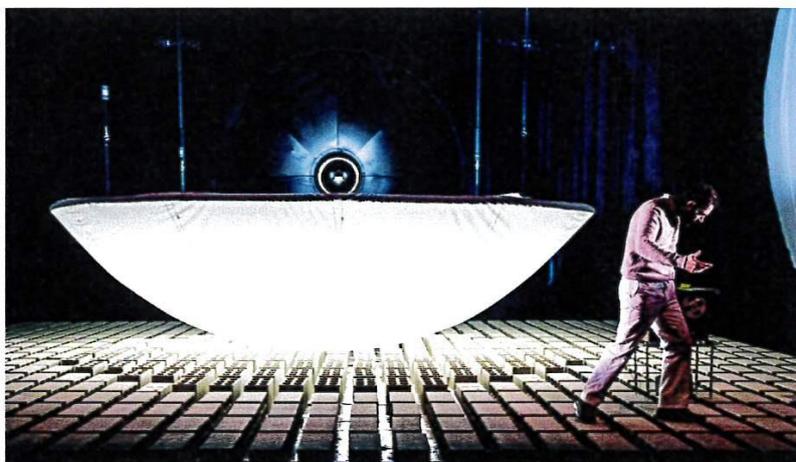
L'épopée, dans un futur plus ou moins proche, n'est pas datée, mais le récit, d'une sombre science-fiction maîtrisée avec talent, est adapté du roman du même nom publié en 1961 par Stanislas Lem, porté à l'écran en 1972 par Andreï Tarkovski, qui décrocha la même année le grand prix du Festival de Cannes. En 2002 Steven Soderbergh tourna aux États-Unis une resucée de l'œuvre, aujourd'hui adaptée et mise en scène pour le théâtre par Pascal Kirsch. Initialement prévue pour novembre dernier, après des premières répétitions pendant la saison 2019-2020, la création de la pièce s'est faite début juin à la Manufacture des Œillets à Ivry-sur-Seine.

En quelques mots, pour résumer cette épopée de pas loin de trois heures, disons que les chercheurs présents tentent de percer le mystère d'un vaste océan gélatineux doué d'une intelligence éloignée des conceptions terriennes, aussi bien

Les lumières de Nicolas Ameil jouent une partition importante, et des effets sont saisissants, tout comme est envoûtante la partition signée Richard Comte. Dans cet univers où, sans rien révéler, aucune certitude finale n'émerge, les comédiens Yann Boudaud, Marina Keltchewsky, Vincent Guédon, Elios Noël (alternance avec Éric Caruso), François Tizon et Charles-Henri Wolff tirent bien leur épingle du jeu, demeurant des humains plus ou moins empêtrés dans leurs fantasmes intimes et leur peur du noir total, sans que la science ne puisse répondre au mystère qu'ils croient déceler. Le désir de comprendre étant parfois supplanté par l'effroi conduisant à la destruction de l'autre. En l'occurrence, de ce magma aux pouvoirs inimaginables. L'ensemble est redoutablement passionnant. •

GÉRALD ROSSI

Du 1^{er} au 3 juillet, MC2 à Grenoble. Suite de la tournée en construction.



Une belle adaptation, où les humains demeurent empêtrés dans leurs fantasmes. Géraldine Aresteanu

Le Canard enchaîné

JUIN 2021

L'HOMME n'aime pas que ça lui résiste. Entièrement couverte d'un océan qui manifeste d'étonnants signes d'intelligence, la planète Solaris reste incompréhensible aux 70 chercheurs de la station orbitale qui la surplombe. Pour entrer en contact avec elle, l'un d'eux la bombarde massivement aux rayons X. Puis se suicide. Venu de la Terre, Kris Kelvin débarque sur la station, où ne restent que deux chercheurs. Fous, semble-t-il. La femme qu'il aimait lui apparaît. Elle aussi s'était suicidée, dix ans auparavant. Viendront d'autres apparitions...

Cruel miracle. L'homme parcourt d'innombrables étendues à la recherche de l'inconnu, et se retrouve face à son propre mystère. À ses chambres secrètes. À sa part obscure. Au labyrinthe de ses désirs et de ses attachements. Que veut Solaris en envoyant ces créatures ? Le secret restera inentamé. Là n'est pas la question.

Le Polonais Stanislas Lem a écrit ce roman en 1961, l'année où l'URSS propulsait pour la première fois un homme dans l'espace. Le grand Tarkovski en avait tiré un film magnifique, Grand Prix à Cannes en 1972. Pascal Kirsch, qui nous avait enchantés avec « Pauvreté, richesse, homme et bête », met merveilleusement en scène cette fable métaphysique.

Solaris

(Espace partout)



Le simple décor fait de trois grands disques blancs comme des lunes. Le sol pavé de par-

paings disjoints, géniale trouvaille qui rend chaque pas périlleux : pas d'apesanteur ici, mais un déséquilibre permanent. La musique omniprésente et (forcément) futuriste de Richard Comte, en personnage à part entière. D'inoubliables chocs rétinien (apparitions fugitives, bombardement lumineux, brèves scènes de folie).

Et surtout Vincent Guédon,

qui, incarnant Kelvin, incarne notre humanité égarée, éperdue d'amour, prête à tous les départs et à tous les rêves. Marina Keltchewsky, en créature énigmatique et sensuelle. Yann Boudaud, en truculent chercheur tentant de garder les pieds sur terre si loin de la Terre.

Deux heures trois quarts d'odyssée de l'espace vue comme un déchirant voyage intérieur. On en revient avec quelques vertiges ; la beauté.

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre des Quartiers-d'Ivry, à Ivry-sur-Seine.



UNE EXPLORATION DE L'ESPACE DU DEDANS

Jean-Pierre Han - 15 juin 2021

***Solaris* de Stanislas Lem, adaptation, conception et mise en scène de Pascal Kirsch.
Spectacle vu au Théâtres des Quartier d'Ivry le 4 juin. Du 1^{er} au 3 juillet à la MC2 Grenoble.**

Que l'on ne se méprenne pas : à considérer ce que développe *Solaris*, roman de « science-fiction » écrit en 1961 par le polonais Stanislas Lem – un maître du genre – on serait tout naturellement enclin à penser que nous sommes invités à naviguer, avec les protagonistes, dans les espaces interstellaires. Une énième « odysée de l'espace » avant l'heure (et avant le film de Stanley Kubrick), pour ainsi dire. Or, à y regarder d'un peu plus près et à mieux envisager les choses, c'est plutôt à une formidable exploration de « l'espace du dedans », pour reprendre l'expression d'Henri Michaux, qu'il nous est proposé d'assister. Un espace profondément enfoui au plus profond de notre humaine nature, celle, ici, en l'occurrence, des trois derniers occupants sur les 68 initialement envoyés dans la station orbitale pour y poursuivre leur travail de recherche essentiellement consacré à la planète Solaris. C'est cette progressive et passionnante mise au jour qu'il nous est donné de voir, avec les protagonistes, et plus particulièrement le principal d'entre eux, un certain Kris Kelvin envoyé dans la station comme observateur pour prendre le pouls de ce qui est en train de se passer qui est pour le moins troublant sinon inquiétant. Car Solaris a un unique habitant : un gigantesque et très évolué océan qui se refuse à toute tentative de contact avec l'équipage, et qui, en réplique à d'éventuelles interventions humaines visant à le faire disparaître (cela nous rappelle qu'à la date de la rédaction du livre de Stanislas Lem, nous sommes en pleine guerre froide et que le spectre d'une agression nucléaire est présent dans tous les esprits) semble s'en prendre directement à la « matière grise » des occupants de la station orbitale. Ceux-ci sont en proie à d'étranges phénomènes psychiques, et Kris Kelvin ne sera pas le dernier à en être victime, bien au contraire. Avec lui, dont la femme s'est suicidée dix ans auparavant, ce dont il se sent responsable, les choses vont même prendre une tournure à la fois fantastique et dramatique. Car sa femme (son double artificiellement créé dans son cerveau par l'océan), dont il ne peut plus très amoureusement se déprendre, réapparaît !...

Le lecteur de Lem, qui fut également auteur de romans policiers, est « pris » à son tour jusqu'à la dernière ligne du livre qui s'abstient cependant de clore quoi que ce soit. Rien d'étonnant si télévision, cinéma (notamment avec Andreï Tarkovski) et opéra ne se sont pas privés de s'emparer du sujet. Pascal Kirsch et son équipe viennent donc s'ajouter à la liste, dans le domaine théâtral. Et c'est une pure réussite. Le metteur en scène qui a lui-même assumé l'adaptation de l'ouvrage et sa « conception » est-il ajouté – petite précision qui en dit long sur son geste théâtral – maintient de bout en bout la tension du sujet et de son mystère. Le paradoxe voulant que, alors que nous sommes censés naviguer dans l'infini de l'espace sidéral, nous nous retrouvons dans le huis clos (à trois personnages donc) de la station orbitale, inventée en toute beauté par Sallahdyn Khatir, avec son sol (mais le sol existe-t-il vraiment dans une station orbitale ?) composé de sortes de briques creuses alignées de manière géométrique dont la disposition ou la matière ne permet pas aux personnages d'être en équilibre stable, et alors qu'une vaste coupole blanche posée sur le plateau en début de spectacle s'élèvera par la suite au-dessus des protagonistes dans une position d'observation et de menace permanente. C'est donc dans ce nouvel univers – vaste espace confiné – que se joue cette plongée dans l'espace du dedans des protagonistes dans une tension dramatique de tous les instants que les acteurs, Yann Boudaud, Marina Keltchewsky, Vincent Guédon, Élios Noël (en alternance avec Éric Caruso que nous avons vu), François Tizon et Charles-Henri Wolf, maintiennent avec beaucoup de conviction, le tout dans un environnement musical et sonore (de Richard Comte et de Lucie Laricq) qui, pour être discret, n'en est pas moins périllant et efficace.